

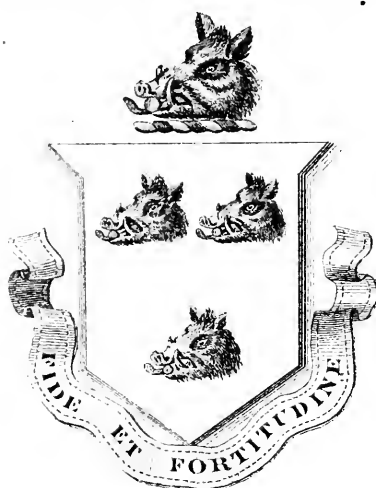
Accessions

159. 812

Shelf No.

XG. 3656.19

Barton Library.

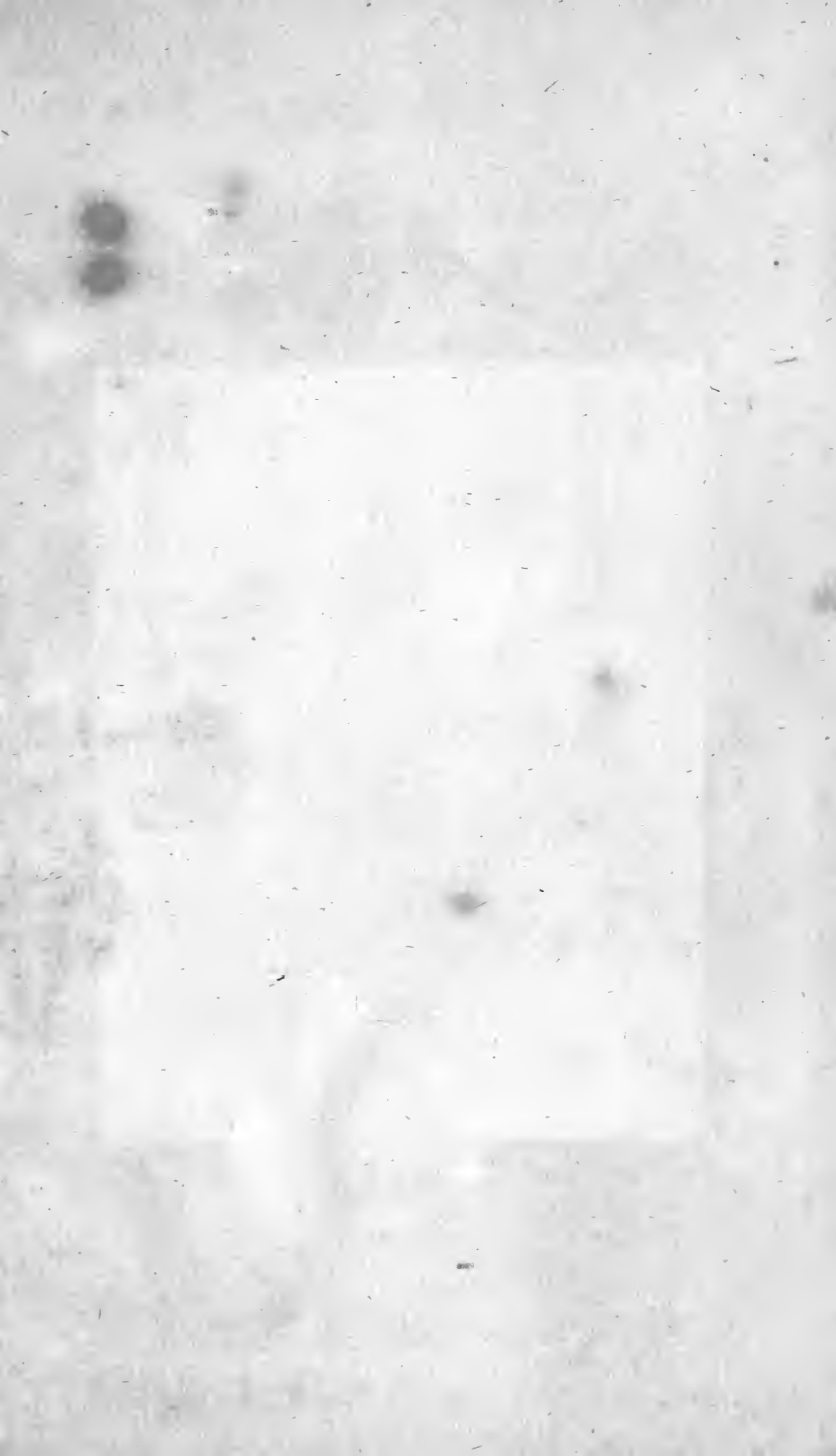


Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library.







PAMPHLETS.

French
Revolution


1791

Barton Library

N.C. 3636.17

159, 812

May. 1873



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

ACCESSION No.

ADDED 187.....

CATALOGUED BY

REVISED BY

MEMORANDA.

29
CONFESSIO

DE

L'ANNÉE 1791.

CONFESION

DE

L'ANNEE 1791.

CONFESSIION

DE L'ANNÉE 1791.

L'ANNÉE 1791 , abîmée de débauches , & souillée de tous les crimes , tomba dangereusement malade le 28 Décembre. Une indigestion de forfaits lui caufoit les tranchées les plus aiguës , & une fueur de sang d'Avignon lui faisoit douloureusement pressentir le terme de sa carrière. Au milieu des tourmens auxquels elle étoit en proie ; l'espérance lui fit naître l'idée d'appeler auprès d'elle le Docteur *Guillotin*. Elle avoit la plus grande confiance en ce Médecin Constitutionnel qui , au moyen d'un amendement de rhubarbe , & d'un sous-amendement de féné , mettoit souvent le malade à l'ordre des bouillons & des tisanes , & réclamant la question préalable sur le tout , renvoyoit la partie plaignante à se pourvoir devant le pouvoir exécutif du Cocyte & du Ténare. M. *Guillotin* arrive ; il interroge le poulx de la malade , lui trouve une grande agitation ; les viscères étoient en insurrection ; la langue chargée de

miasmes Jacobistes ; le cœur dans un état de putréfaction législative , & la rate étoit obstruée d'une agglomération de bile monarchienne. Le Docteur désespérant de sa guérison , lui ordonne pourtant une décoction de racine de patience , infusée dans des fleurs de lys ; plus des cataplasmes émolliens à la Royale , & une cuillerée de vin du Rhin , ou de Coblentz. Cela fait , le Docteur monte dans son vis-à-vis , & dirige sa course vers les Feuillans , où d'André-Cannelle differtoit sur la meilleure maniere de sucquer la Constitution. Cependant l'Année 1791 avoit passé une nuit affreuse ; le mal qui la rongeoit , loin de s'alléger , prenoit au contraire un degré effrayant d'activité. Les remords commencerent à la bourreler ; & , pour la première fois de sa vie , elle crut à l'existence d'un Dieu rémunérateur des vertus , & vengeur des crimes. L'effroi se peignoit sur son front livide ; une sueur froide découloit de tous ses membres ; tremblante , elle veut recourir aux secours spirituels de l'Eglise , & chercher dans les eaux de la pénitence le salut qu'elle étoit si loin de mériter.

Le Pontife *Fauchet* est désigné pour être la piscine salulaire qui doit laver les iniquités de la malade ; on vole à sa demeure , & on trouve le Ministre d'un Dieu de paix pratiquant chas-

tement le plus saint des devoirs avec Madame *Calon*, son auguste épouse. Après avoir vaqué le plus rondement possible aux devoirs matrimoniaux, l'homme à la mître s'achemine vers la maison de la patiente; il n'y trouve que le deuil de la douleur & l'abattement du désespoir. Le Prêtre *Fauchet* interpose alors ses bons offices pour consoler l'Année 1791; il lui parle avec onction des douceurs de l'Anarchie constitutionnelle qui nous régénere, des plaisirs purs de notre sainte liberté, tels que les massacres d'Avignon, la dévastation de nos Colonies, les égorgemens des Aristocrates, la proscription des Prêtres non assermentés, & autres amusemens civiques.

Ah! s'écria douloureusement l'année 1791, en levant péniblement sa tête, de quelles horreurs venez-vous m'entretenir? La conscience de mes crimes me brûle en ce moment! Laissez agir la voix salutaire du repentir, & ne venez pas rappeler à ma mémoire tous les forfaits dont je me suis souillé, & que votre indulgence criminelle semble vouloir excuser.

Eh! quoi, *Fauchet*, d'un Prêtre est-ce là le langage? L'Abbé *Fauchet*, qui ne s'attendoit pas à cette incartade, soupçonna le cerveau de la malade atteint d'un vertige de folie, & ne voulut la confesser qu'après qu'on lui eut administré des bains froids.

Après cette opération réfrigérante , l'Abbé *Fauchet* s'approcha du lit de l'Année 1791 , & lui adressa ces paroles : Votre carrière , ma chere enfant , est prête à s'achever ; si quelques fautes en ont obscurci l'éclat , déposez - les avec confiance dans mon sein ; mon expérience vous éclairera sur la gravité plus ou moins prononcée de vos péchés , & foyez sûre de trouver en moi un homme qui fait compatir aux foibleesses de l'humanité , & qui fait excuser les écarts de la raison , & les égaremens d'une imagination échauffée ; parce que , comme dit l'Ecriture , *Spiritus promptus , caro vero infirma ; l'esprit est prompt , & la chair est foible*. Parlez ; ma chere enfant , je vous écoute.

L'ANNÉE ET 1791.

Au nom de papa *Target* , de son immaculée fille la Constitution , & de l'Esprit malin qui l'a dictée , je confesse à l'Assemblée Nationale toute puissante , à la bienheureuse *Targinette* , qui n'est plus Vierge , à *S. Brissot* , Patron des voleurs , à *S. Condorcet* , Patron des cocus , aux brigands *Isnard* & *Chabot* , & à tous les Députés , tant enragés que Ministériels , tant Républicains que Monarchiens , & à vous mon pere que j'ai beaucoup péché par pensées , par

(7)

paroles & par actions. C'est ma faute, ma grande faute, ma très-grande faute.

L'ABBÉ FAUCHET.

Que l'Esprit qui a dicté les droits de l'homme vous éclaire dans votre confession, & vous fasse avouer, avec une ingénuité civique les péchés dont vous vous êtes rendu coupable.

L'ANNÉE 1791.

Hélas ! mon pere, où trouver devant le Seigneur une plus grande péchereffe que moi ! L'année ayeule qui a vu le massacre de la St. Barthélemi, l'année ayeule qui s'est souillée de l'assassinat du bon Henri, l'année ayeule qui s'est rendu coupable de la naissance de Mirabeau, l'année 1789, mon ayeule qui a donné à la France l'exécrable progéniture des Etats-généraux, qui a vu les horribles fêtes de cette horde cannibale, qui, ivre de fureur, égorgeoit des victimes innocentes, & dansant autour de leurs cadavres, s'abreuyoit de leur sang glacé, & dévorait leur chair encore palpitante; qui a imprimé au nom François la tache indélébile de la détestable journée du 5 au 6 Octobre; l'année 1790, ma mere, qui a vu le regne insolent de douze cent despotes distribuant des poisons à la calomnie

des poignards à la haine , des filets à l'intolérance , pour établir dans la France leur système d'iniquités ; toutes ces parentes , dis-je , ne se font pas couvertes d'autant de forfaits que moi. Tous mes jours sont comptés par des crimes , & la postérité verra en frémissant , dans quel précipice peuvent jeter la chimère de l'égalité & les meurtrières rêveries d'une Philosophie métaphysique.

L'ABBÉ FAUCHET.

Rassurez-vous , ma chère enfant ; là où votre imagination alarmée ne voit que des forfaits , votre raison éclairée n'y appercevroit que des actes de Patriotisme. Je sens bien que *Ravaillac* assassinant un brigand couronné , a peut-être porté son civisme un peu trop loin ; mais c'est la faute de son siècle , & non la sienne ; la Philosophie n'avoit pas encore inventé les moyens aimables d'échapper à la verge du despotisme , & les *Chabroud* n'existoient pas encore : quant à votre humeur contre les Etats - généraux , elle n'est point motivée ; c'est de cette source bienfaisante que sont découlés tous les biens qui nous régèrent ; sans eux la France jouiroit encore du bonheur de son esclavage , & cachant ses fers sous les livrées de l'abondance , le bonnet de la liberté ne couvreroit

pas encore sa nudité civique. Vous n'êtes pas plus recevable à déclamer contre les heureux préliminaires de la Révolution que vous traitez d'assassinats ; ce sont les pustules de la liberté. Ce bon peuple , usant enfin de son droit de souveraineté , a vengé la majesté nationale en punissant les traîtres. Vous voyez , ma chere enfant , que dans tout ceci il ne s'agit que de s'entendre ; prenons toujours le Patriotisme pour régulateur de toutes nos actions , & nous serons sûrs de ne jamais errer. Après , ma chere enfant.

L'ANNÉE 1791.

Mon pere , je m'accuse de m'être rendu complice de tous les excès des Consi - TUANS , en y donnant non-seulement mon approbation , mais encore en les soutenant de tout mon pouvoir.

L'ABBÉ FAUCHET.

Oui , ma chere enfant , les Révérends peres Constituans ont donné dans de violens écarts , & vous êtes grandement coupable d'avoir employé toute votre activité pour les autoriser. Quoi , par exemple , de plus humiliant pour un peuple libre , que de voir paralyser sa volonté par le veto de l'individu Royal ? Quoi de

plus révoltant que d'avoir donné à ce même individu une liste civile de vingt-cinq millions, pour le payer de la peine de mettre sa signature au bas des Décrets ? Ah ! ventre de ma femme ! celui-là est trop fort. Quand les *Chapelier*, les *Barnave*, les *Lameth*, les *d'André*, & autres misérables gueux gratifioient si généreusement le despote des deniers qui ne leur appartenoient pas, ils savoient bien qu'ils auroient part un jour au gâteau, & que la reconnaissance royale feroit quelque chose pour leur pénurie constitutionnelle.

L'ANNÉE 1791.

Hélas ! mon pere, je vois avec douleur que nous ne nous entendons pas : quand je parle des excès des Constituans, ce n'est ni le *veto* ni la liste civile que j'accuse spécialement, quoique je n'approuve ni l'un ni l'autre, car je regarde l'un comme une très-foible digue pour arrêter un torrent d'iniquités, & l'autre comme une aumône nationale donnée par charité à un pauvre prisonnier que l'on a dépouillé de ses biens ; mais quand j'ai parlé d'excès, j'ai voulu dire cette longue chaîne de forfaits que les Constituans se sont bien gardés de punir, mais qu'ils ont encouragés, payés, & même récompensés. Vouloir énumérer tous

les crimes de l'Assemblée constituante, ce seroit fuivre tous les instans de son existence ; & vous sentez bien, mon pere , que ma courte haleine ne suffiroit pas à ce trajet. Je m'accuserai seulement des principaux faits , comme de mes propres fautes, puisque j'ai appuyé de toutes mes forces leur système de sang , & qu'en pareil cas on peut appliquer cette sage maxime, que : *sans recelleurs il n'y auroit pas de Brissoteurs.*

Un des premiers excès , l'un des plus frappans de la Révolution , fut d'applaudir aux horreurs qui se commirent contre les premières victimes de la fureur du peuple. Etoit-il donc question, dans ces tems orageux , de se défaire par la violence des ministres , d'un tyran cruel , pour arriver au sein du tyran lui-même ? Non Louis XVI , le meilleur & le plus facile des Rois vouloit la liberté , le bonheur de son peuple , & l'avoit paternellement invité à en poser lui-même les bases. Et cette séance Royale , du 23 Juin 1789 , cette séance devenue nécessaire pour arrêter le désordre des esprits , cette séance enfin si indignement reçue & travestie , témoignera éternellement contre ceux qui vouloient une révolution extrême , & non pas le bonheur & la liberté du peuple.

Il étoit donc inutile de répandre le sang : il étoit donc odieux sur-tout d'applaudir à cette

inutile barbarie , tant de fois répétée depuis dans le Royaume , & toujours pour le moins impunie. C'est aux affreux éloges prodigués aux prétendus conquérans de la Bastille & de la liberté , qu'il faut attribuer le massacre de tant d'innocens d'un bout de l'Empire à l'autre. Chaque populace , à l'imitation de celle de la Capitale , voulut s'ingérer cet exploit tant préconisé ; chacune voulut avoir son *Coupe-tête* , ses *piques* , ses processions cruelles , ses festins d'Antropophages. Et comment punir , comment blâmer au loin ce qu'on louoit à la Barre de l'Assemblée Nationale ?

Cet excès eut les suites les plus funestes : il donna , il imprima à la Révolution un caractère atroce ; & malheureusement ce caractère s'est soutenu : dès-lors un peuple doux , aimable , éclairé , fut transformé en un peuple barbare ; la conduite de ses Représentans , en cette occasion , lui fit croire qu'il falloit en effet conquérir ce qu'on lui accordoit volontairement , & que les meurtres les plus révoltans étoient des accidens inséparables de telles conquêtes.

Une foule de Députés foibles , peut-être vertueux , furent imbus de la même erreur ; la terreur s'empara de leurs ames ; ils se laissèrent conduire machinalement par ceux dont les entrailles d'airain ne furent point émues de tant d'horreurs ; ils les crurent des hommes fermes ,

des hommes supérieurs ; on leur fit entendre , comme à la multitude , qu'une heureuse révolution ne pouvoit s'opérer sans qu'il y eût des victimes égorgées ; & ces Députés honnêtes , mais foibles , & qui formoient la majorité de l'Assemblée , furent malheureusement subjugués sans retour.

Il fut cependant un moment où le délire du crime , porté à son comble , auroit dû révolter tous ceux qui n'y avoient aucune part individuelle. Ce fut l'attentat à jamais exécration de la nuit du 5 au 6 Octobre. Mais tel est le danger d'une première atteinte donnée à la morale , telle est la force de l'exemple & de l'habitude , qu'on s'étoit déjà familiarisé avec le sang ; & , qui pis est , avec l'apologie du sang injustement & illégalement répandu. Voilà l'effet de l'esprit de corps & sur-tout de l'orgueil d'une Assemblée qui ne voit rien à côté ni au-dessus d'elle : ou plutôt voilà le caractère humain , lorsqu'aucun frein ne l'arrête. Le plus grand nombre des Députés , incapables de tremper dans une atrocité , voulurent bien néanmoins fermer les yeux sur le plus grand des forfaits. Quelques hommes délicats , aussi sensibles que vertueux , s'éloignèrent de cet air empesté ; ils annoncèrent à la France les funestes destinées qu'on lui préparoit ; mais loin d'être crus , ils furent persécutés.

Vous savez, mon pere, quel rôle a joué le Duc de Ravailac dans ces sanglantes journées. Ses complices honteux du peu de succès de leur infernale machination, voulurent au moins associer le premier moteur de la conjuration, à l'horrible gloire de Cromwel, & sauver la petiteffe du héros par l'apparence d'un crime fastueux, élaboré par le Génie. Mais quelle différence entre l'homme à la trogne cachant son infamie dans les bras de la crapule, & l'intrépide *Cromwel* affectant publiquement dans les rues de Londres l'orgueil du régicide ! Ce dernier étoit véritablement un grand homme ; il subjuguâ toutes les factions, & fut le maître de la fienne ; il étendit au loin les branches du commerce, fit respecter l'état au-dehors, maintint l'unité du gouvernement en-dedans, & il ne lui manqua qu'un trône légitime pour être un très-grand Roi.

Il étoit réservé à ce siècle de lumieres de joindre la honte à l'horreur de ne voir dans notre Révolution que les crimes & la turpitude de *Cromwel*, & aucune de ses grandes qualités. Insensés que vous êtes ! Vous poursuivez le fantôme de la liberté ; elle fuit devant vous, & vous ne trouverez jamais que la réalité d'un esclavage cent fois plus honteux que celui sous lequel *Cromwel* fit gémir sa patrie.

La nuit du 4 Août 1789 est encore un des traits caractéristiques des excès de la révolution de France ; elle opéra la désorganisation de la société ; elle détruisit l'antique subordination politique des divers ordres du Royaume entre eux , comme l'insurrection armée avoit détruit les rapports d'obéissance civile & militaire ; & il semble étonnant que cette opération subite & prodigieuse , en lâchant entièrement la bride à un peuple armé , en confiant à sa fougue l'exécution arbitraire de ce Décret , n'ait pas produit un nombre encore plus grand d'incendies & de meurtres.

Mais , indépendamment de la non-résistance des opprimés en général , on se rendra raison de ce résultat , moins terrible qu'il n'auroit dû l'être , en observant que le peuple ne gémissoit pas en réalité sous cette prétendue tyrannie des nobles , dont on affectoit de le délivrer ; aussi n'avoit-il point demandé l'anéantissement & la ruine des ordres privilégiés ; il n'en étoit pas question dans les cahiers ; au contraire , leur conservation y étoit ordonnée. Qu'ils payent les impôts comme nous , & à raison de leur fortune , disoit le peuple alors dans son bon sens , nous n'exigeons rien de plus de la part de ces ordres.

Tout ce qu'on exécuta de plus contre la

Noblesse & le Clergé fut donc une concession gratuite que faisoit généreusement au peuple la *philosophie* de l'Assemblée Constituante ; & le peuple , dans son ignorance bien naturelle sur les conséquences d'un pareil bouleversement , reçut avec reconnoissance ce surcroit de faveurs qu'il n'avoit ni desirées , ni demandées ; mais il ne les reçut pas avec cet emportement qui est naturel à la multitude , lorsqu'elle croit avoir arraché sa propriété des mains d'un tyran. Cependant des châteaux furent brûlés ; mais personne n'ignore que presque par-tout la multitude , en se livrant à ces excès , crut obéir à des ordres supérieurs ; & c'est ainsi qu'elle s'en excuse encore aujourd'hui sur les lieux mêmes , & cite les faits par lesquels elle fut séduite & trompée.

Ah ! mon pere , j'emporte au moins en mourant la douce espérance que ce peuple , si long-tems & si cruellement abusé , adoptera des idées plus sages & plus modérées , & que désavouant solennellement les excès auxquels il s'est porté , il punira lui-même les misérables instigateurs qui l'ont poussé dans le précipice. Il n'a que trop obéi , il est vrai , à l'impulsion violente qu'on lui a donnée ; mais il n'en est pas moins constant que sa première volonté , celle qu'on peut dire lui avoir seule appartenu , & qu'on

retrouve

retrouve dans ses cahiers ; étoit dirigée vers l'ordre, vers la conservation, vers l'amélioration de toutes choses. C'est un trait qui n'a pas été assez remarqué, sur lequel on n'a pas rendu assez justice à la Nation, & dans lequel j'aime à voir une ressource bien précieuse pour diminuer les malheurs de l'Empire.

L' A B B É F A U C H E T.

Courage, mon enfant, vous parlez comme un ange ; l'Abbé *Royou*, ou *Mallet Dupan* n'auroient pas mieux dit. Je vois avec peine que le démon de l'Aristocratie souffle maintenant dans votre ame ses poisons les plus subtils. Est-il possible qu'une femme qui a fait preuve de la raison la plus profonde pendant sa vie, qui a vu commettre des assassinats, procéder à des incendies avec tout le sang froid d'une civique philosophie, se laisse aujourd'hui séduire par les vains sophismes du mensonge ? *La liberté ou la mort*. Tel est le cri qui retentit dans toute la France. Il s'agit bien ici de calculer froidement le nombre des cadavres qui ont servi de degré pour arriver au temple de cette Divinité ; ses autels sont debout dans tous les Départemens. Voilà le point capital ; & dût la France entière n'offrir que le lugubre spectacle d'un vaste cimetière, j'irois adorer la liberté plantant ses

étendards sanglans sur des montagnes d'offens.

L'ANNÉE 1791.

Et moi aussi j'adore la liberté. Mais ce n'est pas par les horribles sacrifices des cannibales que je prétends la servir. L'équité & la justice, voilà l'encens pur qui doit monter jusqu'à elle. Mais qu'un féroce déclamateur, dans ses monstrueuses conceptions, veuille arroser de sang le trépied de la licence, c'est le comble de la frénésie, c'est le délire du crime en ébullition.

L'ABBÉ FAUCHET.

Les épigrammes, ma chère enfant, n'ont jamais eu de prise sur moi. La charité chrétienne m'ordonne de pardonner à mes ennemis, & j'obéis toujours du meilleur de mon cœur à ce précepte divin. Voilà pour le spirituel. Mais outre la Divinité, on a la Patrie à qui l'on doit toute son existence; & si quelqu'un est assez mal avisé pour braver la nation, en insultant dans ma personne un membre du Souverain, comme Grand Inquisiteur du Comité de surveillance, je me vois dans la cruelle obligation de remplir mon devoir, & de sévir contre le téméraire, en l'envoyant méditer les droits de l'homme dans les cachots d'Orléans. Ceci,

ma chere enfant , ne peut pas s'appliquer à vous ; l'état d'agonie dans lequel vous vous trouvez a privé vos organes de leur justesse ordinaire , & il n'est pas étonnant que dans l'effervescence de la maladie vous confondiez les premieres notions du juste & de l'injuste , les élémens du civisme , & les monades de l'égalité ; car vous faurez que dans un pays bien organisé , la liberté est en raison directe de l'activité des sans-culottes , & inverse du moral des représentans de la Nation. J'ai été bien aise de vous faire voir en quoi git l'essence d'un bon gouvernement , & vous prouver mathématiquement que le systême de liberté dominant est dans le meilleur ordre des choses possibles.

L'ANNÉE 1791 , *balbutiant* ;

Je me vois subjuguée , mon pere , par la solidité de vos raisonnemens , & il m'est démontré que les convulsions d'une anarchie constitutionnelle sont cent fois préférables au calme despotique de la Monarchie.

L'ABBÉ FAUCHET.

Bravo ! bravissimo ! Continuez votre confession.

L'ANNÉE 1791.

Mon pere, je m'accuse d'avoir nourri, salarier une bande de bêtes féroces & carnacières, vulgairement connues sous le nom de Journalistes. Ce sont ces artisans de mensonges qui, par leurs horribles calomnies ont trompé un peuple aveugle, & lui ont inculqué cet esprit de destruction qui n'a rien respecté.

L'ABBÉ FAUCHET.

Oui, ma chere enfant, ils sont grandement coupables, ces Journalistes vendus à l'Aristocratie qui ont l'insolence d'épiloguer notre conduite, critiquer nos Décrets, & déprimer notre sainte Révolution. Les Royou, les Mallet-Dupan, les Pelletier, les Durofoy, les Gautier, sont coupables de crimes de leze-nation au quatre-vingt-troisième chef, pour avoir conseillé l'émigration aux Nobles, la non-prestation du serment aux Prêtres, & le mépris de la Constitution aux Propriétaires; voilà des délits, & le grand procureur de la Haute Cour Nationale n'a pas encore appesanti le glaive des loix sur leurs têtes prosrites. Ah! ventre de ma femme, du sang, du sang, & toujours du sang; sinon point de tranquillité à espérer,

& jamais le systême de l'égalité ne fera consolidé sur des bases inébranlables.

L'ANNÉE 1791.

Quand j'ai parlé de Journalistes incendiaires, je n'ai point du tout voulu désigner les écrivains estimables dont vous faites une censure bien peu motivée. Ils ont toujours défendu courageusement les droits du Thrône & de l'Autel, ils ont fait parler la voix de la sagesse & de la modération au milieu des vexations les plus inouïes , & des brigandages les plus affreux , & il n'a pas tenu à eux que l'autorité légitime ne fût remise entre les mains du Souverain , & que les loix protectrices ne veillassent pour toujours sur la conservation des propriétés. Les écrivailleurs mercenaires que je voue à l'exécration publique , sont les Carra, les Gorsas , les Audouin , les Noel , les Grandmaison , les Prudhomme , les Cerutti , les Grouvelle , les Condorcet , les Garrat , les Boyer , les &c. &c. , & autres libellistes dégoûtans qui ont souillé la presse depuis son origine , & qui ont été un des plus grands fléaux de la France , & même de l'Europe entière.

Il sembloit que tandis que des mains actives d'une part détruisoient l'organisation de la société , & portoient la hache à la racine de

toutes les institutions de la Monarchie ; de l'autre ces forcenés écrivains étoient chargés de désorganiser chaque tête , & de diriger le poignard du fanatisme politique vers le cœur des gens de bien ; & si le peuple eût été aussi atroce que ces fougueux Orateurs , il ne leur resteroit pas un honnête homme à calomnier aujourd'hui.

Ce furent les crimes de ces écrivains pervers qui , en provoquant ceux du peuple qu'ils avoient enivré , mirent les Princes , le Clergé , la Noblesse , dans l'affreuse alternative , ou de subir le joug de l'injustice la plus cruelle , ou d'arbore l'étendard de la guerre civile , pour maintenir non pas seulement leurs droits , mais leur existence ; mais ces Princes , ces Nobles , ce Clergé , fideles imitateurs de la patience , de la sécurité du meilleur & du plus malheureux des Rois , se repointerent à son exemple sur la loyauté de la Nation Françoise , sur la sagesse des instructions qu'elle avoit données à ses Commettans , & ils ne trouverent , ainsi que le Roi , d'autre sentiment que celui de l'ingratitude chez cette nation égarée.

Toujours poursuivis par le stylet empoisonné de la calomnie , même après avoir été dépouillés , ne connoissant plus un jour , une heure , un lieu de sûreté pour eux dans le Royaume , ils allerent , les uns plutôt , les autres plus tard ,

promener d'Etat en Etat leur infortune , leurs plaintes , & leurs ressentimens. Et qui pourroit s'étonner que la patiente résignation du Roi , que la courageuse constance de son auguste épouse aient été ébranlées un instant ? La rage des libellistes n'avoit pas même égarné leurs têtes sacrées.

Et si aujourd'hui la France est menacée par l'Etranger , si du moins les bons citoyens ne sont pas à cet égard sans alarmes ; quelle en est la principale & peut-être l'unique cause ? A qui la Nation doit-elle ce nouveau malheur , si ce n'est à ceux qui prirent à tâche de soulever tous les peuples & d'injurier tous les Rois , toutes les Républiques , tous les Gouvernemens ? A qui doit-elle ces rassemblemens de François émigrés , mécontents , malheureux , réduits au désespoir , & qui cherchent à engager l'Europe outragée à faire cause commune avec eux ? N'est-ce pas à ceux qui mirent la torche & le poignard dans les mains du peuple des campagnes ? Les Ordres dépouillés n'eussent point quitté la France s'ils y eussent trouvé sûreté pour leurs personnes & pour leurs propriétés immédiates : s'ils avoient pu faire entendre librement leurs voix pour la défense de leurs droits , de leur existence , comme le reste des citoyens , ils se seroient , en général ,

soumis aux Décrets , quels qu'ils eussent été , ils auroient reconnu la volonté nationale , parce qu'alors cette volonté n'auroit pas décidé de leur sort arbitrairement , & sans vouloir les écouter.

C'est donc le glaive du despotisme populaire , sans cesse levé sur eux , qui étouffa leur voix qui les priva du droit de parler en Citoyens libres. Passifs , & cependant toujours menacés , ils sacrifièrent tout ce qui leur restoit encore à leur sûreté personnelle ; ils la cherchèrent chez l'Etranger , & désirèrent alors , faut-il s'en étonner ! d'y trouver aussi la vengeance ; voilà l'état auquel les a réduits par degré le soin que prirent les libellistes de mettre leur vie en péril par leurs diatribes sanguinaires.

Eh quoi ! le peuple qui a tant de mépris pour les Courtisans , pour les flatteurs des Rois ; ce même peuple qui leur impute avec tant de raison , la plus grande partie de ses malheurs sous un mauvais règne , comment n'apperçoit-il pas le piège grossier que lui tendent les libellistes en le flattant lui même , en cherchant à l'enivrer de sa puissance ? Le Courtisan flatte pour obtenir du crédit. Eh ! ne voyez-vous pas que c'est dans cette vue que le libelliste compose ses poisons ? Le courtisan veut de l'argent , des titres ; & le libelliste , ce tendre ami du

peuple lui donne-t-il ses feuilles pour rien ?

Les libellistes pervers, les démagogues artificieux sont les empoisonneurs du peuple ; ce sont eux qui le trompent , qui le perdent enfin , comme les Ministres perfides trompent & perdent les Rois. Ces deux espèces de flatteurs intéressés ne diffèrent entr'eux que de nom ; mais ceux qui égarent le peuple, sont les plus coupables, parce qu'ils ajoutent la calomnie à la fausseté , & que les erreurs de la multitude sont encore plus désastreuses que celles des Rois. Les flatteurs de ceux-ci leur cachent la vérité , leur dissimulent les malheurs du peuple ; mais ils ne les abreuvent pas d'une haine barbare contre leurs sujets. Les flatteurs du peuple lui font haïr le Gouvernement même qu'il vient d'établir , lui font détester l'autorité nécessaire , qu'il a lui-même déléguée ; ils ne l'entretiennent que de craintes , de soupçons , de défiances , & le portent à abuser sans cesse de sa force pour détruire follement tout ce qui paroît élevé au-dessus de lui ; c'est-à-dire , pour se détruire enfin lui-même. Comme les Rois qui veulent s'affermir sur leur thrône , doivent s'environner d'hommes habiles , d'hommes vertueux , & prêter l'oreille à la vérité ; ainsi le peuple qui veut être libre & conserver sa liberté , doit n'écouter que les gens de bien ; & il les re-

connoîtra sur-tout à leur modération , à leur respect scrupuleux pour les loix & pour l'autorité légitime : ils n'auront pas toujours de flatteuses vérités à lui dire ; ils réprouveront toute licence , mais ils voudront son bonheur , & ils y mettront pour prix l'obéissance passive à la Loi , la docilité envers le Magistrat , & la vénération pour le Monarque.

Enfin ces écrivains inflammatoires, en exerçant le plus facile comme le plus dangereux des métiers , celui de soulever les esprits , continueront-ils de compter pour rien la tranquillité domestique du peuple , & son bonheur civil ? Est-ce en le détournant de ses propres affaires pour l'occuper de subtilités politiques ? Est-ce en le forçant à vivre dans un mouvement perpétuel , qu'ils le rendront heureux ? C'est bien ainsi qu'ils peuvent le rendre pauvre , ergoteur , ingouvernable ; mais , je le demande , est-ce par cette voie qu'ils le conduiront à la prospérité , à la félicité sociale ? Point de bonheur sans la paix , la sûreté , la sécurité ; & point de ces choses sans la modération & l'ordre.

Le peuple d'Athènes , il est vrai , parloit du matin au soir d'affaires d'Etat sous les portiques , sur les places publiques. Mais l'Etat levoit des tributs sur les peuples conquis , & la France ne veut plus étendre ses conquêtes : la Nation

n'avoit pas une dette énorme à rembourser ; de lourds impôts à percevoir sur elle-même ; ses assignats ne perdoient pas quatre-vingt pour cent chez ses voisins , ou contre de l'or ; enfin le grand Roi payoit comptant les orateurs qu'il chargeoit de tromper le peuple , & la cuisine de cette race d'homme ne pesoit au moins pas sur la bourse des citoyens.

Il est vrai encore que les Spartiates faisoient l'exercice militaire tout le jour , montoient régulièrement la garde , & que leur ville ressembloit à un camp. Là *tout citoyen étoit soldat* , & *tout soldat étoit citoyen* ; rien n'est plus sûr ; mais les Spartiates n'avoient pas de comptoirs à garder , des ateliers de manufactures à mettre en activité ; ils vivoient de peu , se louoient au grand roi pour la guerre , enfin des esclaves labouroient leurs champs & prenoient soin de leurs affaires domestiques , qui d'ailleurs étoient fort peu compliquées ; de beaux garçons se chargeoient même de faire des enfans bien constitués à leurs femmes. Vous voyez donc que ce peuple sobre & belliqueux pouvoit vivre presque entièrement désœuvré.

Autre tems , autres mœurs , & sur tout autres gouvernemens.

L'ABBÉ FAUCHET (*l'interrompant*).

Ma chere enfant , vous m'avez promis une confession , & au lieu de cela vous divaguez à perte de vue , & vous fautez de sophismes en sophismes ; je ne m'arrêterez point à vous en démontrer l'absurdité ; elle est évidente & notoire. Continuez l'aveu de vos fautes.

L'ANNÉE 1791.

Mon pere , je m'accuse d'avoir chanté *ça ira* , quoique *ça n'aille* pas encore. En attendant , nos vertus , notre raison , notre or , notre argent , notre commerce , nos manufactures , nos Colonies *vont* au diable , ou à l'Etranger , ce qui , peut-être , est pis encore. Quoique François , aucun air ne me consolera jamais de ces tristes paroles.

L'ABBÉ FAUCHET.

Bagatelle , ma chere enfant , *Périssent les Colonies* , disoit le grand Robespierre & *que la Liberté reste debout* ; voilà le vrai langage du patriotisme ; Brutus assassinant ses fils n'auroit pas mieux parlé. Après.

L'ANNÉE 1791.

Sous l'affreux despotisme passé on étoit riche en especes ; & aujourd'hui , sous le regne de la liberté , & après avoir confisqué au profit de la Nation les biens du Clergé , les Domaines royaux , les apanages des Princes ; on n'a plus que des chiffons de papier de toutes couleurs , sous le cautionnement de MM. X. & Y. , qui n'ont pas le sou en caisse non plus que vous , & dont la solvabilité dépend de la fortune des assignats , qui eux-mêmes perdent quatre-vingt pour cent. C'est moi , mon pere , qui suis la cause de la rareté du numéraire , qui finira par nous jeter dans un gouffre de malheurs.

L'ABBÉ FAUCHET.

Pures déclamations que tout cela. *M. de Lameth*, qui s'y connoît , vous a déjà dit que ce n'étoit pas le papier qui perdoit , mais que c'étoit l'argent qui gagnoit. Vous sentez bien que les allégations des malveillans , écherront toujours contre un theorème de finance aussi brillant qu'il est solide. Après.

L'ANNÉE 1791.

Sous cet affreux despotisme passé , à quelques

lettres de cachet près , dont le Comité des Recherches a bien eu sa revanche ; il y avoit sûreté , sécurité même pour la vie & la propriété des citoyens , tandis que sous le regne du civisme , il faut tenir constamment les mains dans ses poches ; de plus il éclate chaque jour dans plusieurs lieux du Royaume , des désordres qui ne sont point réprimés , ou qui ne le sont pas assez tôt , & jamais de manière à persuader que l'on vit sous la protection d'une force publique ; & ne se feroit-on point exagéré le despotisme passé ? Le civisme actuel ne feroit-il point de la licence ?

L' A B B É F A U C H E T .

Vos doutes , ma chere enfant , sont très-mal fondés & vous les auriez bien vite éclaircis si vous vous étiez donné la peine de lire les Révolutions de Paris par le Citoyen Prudhomme , les crimes des Reines par le même auteur , les Annales patriotiques de Carra , & le journal de Gorsas-chemise ; & si de plus vous aviez assisté aux représentations civiques de la Liberté conquise , de Brutus , de la ligue des fanatiques & des tyrans , de la prise de la bastille , & autres pièces nationales , dont le langage dégagé des chaînes de la rime &

du bon sens ; vaut cent fois mieux que les flagorneries inconstitutionnelles de cet imbécille de Racine qui ne connoissoit pas la Déclaration des droits de l'homme. Après.

L'ANNÉE 1791.

Mon pere , je m'accuse d'avoir substitué à un gouvernement dont les bases étoient inébranlables depuis 17 siècles, un conflit anarchique de juridiction, un partage, une dissémination du pouvoir exécutif. L'unité seule de ce pouvoir constitue son existence , & moi j'ai mis dans quarante mille lieux différens , un *Maire* , une *Municipalité* , une *Garde nationale* ; un *Club d'Amis de la Constitution & la Nation* ; ajoutez-y les *Troupes de ligne*. Toutes ces Magistratures , tous ces corps , au lieu d'émaner d'un point unique , sont institués par mille élections diverses , & ne doivent souvent leur existence qu'à l'intrigue , à la brigue , à l'engouement des Electeurs , & quelquefois aux violences exercées par la minorité sur l'Assemblée électorale même.

Tous ces pouvoirs sont actifs à la fois , quand ils veulent l'être ; ils le veulent souvent & d'une maniere contradictoire , au grand dommage de la tranquillité & de la sûreté publique , qui leur sont cependant confiés. Or quand ils ne veulent ou ne peuvent pas s'entendre , qui les met

d'accord ? *La force ; oui , la force seule ; car il n'y a qu'elle qui soit au - dessus de chacun d'eux. Il n'existe donc point d'unité entre les parties du pouvoir exécutif ; il n'existe donc point de pouvoir exécutif , mais seulement des parcelles de ce pouvoir ; dont chacune est toute puissante pour faire le mal , & impuissante pour faire le bien , & pour protéger efficacement la sûreté & la liberté publiques.*

D'ailleurs n'est-il pas étonnant que la Nation Française se croie réunie à un corps respectable sous l'étandard sacré de la liberté & du civisme , tandis qu'elle est divisée & morcelée en autant de parties qu'il y a de Clubs , & quelle obéit aveuglément aux meneurs , aux démagogues de ces Assemblées , ennemis nés de toute liberté , comme de tout Gouvernement légitime ?

Et le peuple François dort dans la plus effrayante sécurité ; il ne songe pas qu'outre le nombre immense des Magistrats délégués par la Constitution , les Clubs & leurs affiliés , forment une seconde magistrature illégale qui étouffe la véritable sous le poids de l'opinion dont elle dispose & disposera toujours à son gré & de la manière la plus directement contraire au repos & au bonheur de la nation , car cette magistrature illégale des Clubs ne peut se soutenir

soutenir qu'en faisant croire au peuple que la première est insuffisante ou perfide ; or rien de plus facile que de faire suspecter l'autorité légitime ; & c'est par cette manœuvre , aussi aisée qu'infailible , que les Clubs , armés encore du droit de pétition le plus étendu , maintiennent & maintiendront leur importance & leur influence désastreuse. Le véritable Gouvernement n'existe que pour supporter les soins , les détails pénibles , les travaux sans cesse renaissans de l'Administration , & le mépris , l'ingratitude , la calomnie , les dangers même , sont sa récompense.

Je m'étonne qu'on trouve encore des Ministres & des Administrateurs quelconques , soumis à la censure aveugle & arbitraire du Corps législatif & du gouvernement des Clubs ; accusés sans être entendus , & suspectés sans preuves , tourmentés dans chaque instant de leur existence , ils sont les victimes de la *Nation* : il n'en est peut-être pas un seul qui ne soupire chaque jour après celui qui verra finir son martyre. Ah ! qu'il est bien juste qu'un tel gouvernement soit amovible ! Quand chacun aura été martyr à son tour , il n'est guère vraisemblable qu'on en recommence un second. Les Citoyens Patriotes , qui ont voulu acquitter envers leur Patrie leur dette sacrée , en acceptant les emplois ,

croiront avec raison , l'avoir mille fois payée ; les ambitieux qui ont recherché les honneurs , & qui n'ont trouvé à leur place que tourmens & contradictions , seront corrigés , ou s'ils persistent à vouloir du crédit & de l'influence , ils se jetteront prudemment dans la Magistrature externe des *Amis de la Constitution*.

Les grands meneurs Jacobites continuent à diriger la défiance du peuple contre le Roi , la Reine , les Ministres ; tous résignés , tous impuissans , tous instrumens passifs dans les mains de l'Assemblée Nationale. Elle n'exige du pouvoir exécutif que des opérations humiliantes , dangereuses ou difficiles , & sçait fort bien exécuter le reste. Mais la répugnance , les scrupules , les lenteurs nécessaires que doivent naturellement rencontrer les opérations scabreuses qu'on exige du pouvoir exécutif , offrent un vaste champ aux soupçons , aux suggestions malignes , & ces occasions de recourir en réalité à l'exercice de ce pouvoir illusoire , ne servent qu'à lui faire sentir son malheur , ou à l'aggraver.

Comment est-il possible que la Nation ne se défie pas plutôt de la sagesse de la Constitution que de la bonne volonté d'un Prince , dont la probité & l'amour pour ses sujets orneront chaque page de l'histoire ? Oui , LOUIS SEIZE

a déjà été proclamé , dans toute l'Europe , le MEILLEUR AMI DE SON PEUPLE , & le PLUS HONNÊTE HOMME DE SON ROYAUME. Bien loin d'avoir mérité cette défiance injuste , outrageante , c'est peut-être en se livrant sans réserve & sans précaution à toute la bonté de son cœur , qu'il fit méconnoître à un peuple égaré tout le prix de ses bienfaits , & qu'il mit l'ingratitude à son aise.

Est-il rien de plus étrange que de voir une Nation qui a des lumières & de l'esprit , admirer également le mal & le bien , & ne faire aucune distinction entre l'un & l'autre , malgré une expérience déjà longue & cruelle ? Il est cependant aussi vrai que la *statue de Nabuchodonosor* , devant qui la multitude s'agenouille , renferme des vices de conformation qui tuent le corps politique & civil , qu'il est vrai qu'on y trouve le germe de toutes sortes de maux. L'ivraie est mêlée au bon grain , & ce mélange forme une nourriture enivrante , malfaisante : il faut le passer au crible des cahiers de la Nation & de la séance royale du 23 Juin 1789.

Ici l'Année 1791 eut une foiblesse qui l'empêcha de continuer ; cependant à force de cordiaux , on parvint à lui rendre la parole & la raison ; puis elle continua sa confession en ces termes :

S'il est vrai , comme l'expérience des siècles le prouve , que la religion est un frein nécessaire à l'existence de la société : si elle doit être regardée comme l'appui le plus sûr de la confiance , & de la morale du plus grand nombre des individus ; si enfin la raison foible & vacillante de l'homme en général , ne fait plus où s'arrêter dès qu'elle perd de vue ses préceptes , ses formes & son culte , convenons qu'un sage législateur se gardera bien de négliger , & surtout de détruire ce grand moyen de réunion morale , au moment où il s'occupe à perfectionner l'union civile & politique d'un peuple immense dont le bonheur lui est confié.

Il fait que ce n'est qu'en inspirant pour les loix même dont il s'occupe , une vénération pour ainsi dire religieuse , qu'il peut se flatter de les faire suffisamment respecter , & de leur donner ce caractère auguste & sacré qui les grave dans le cœur du Peuple à côté des objets de son culte habituel. Il donne donc l'exemple du respect pour le culte établi , & de la considération pour ses Ministres , dans la crainte d'affaiblir un ressort puissant , efficace , dont il ne peut lui-même se passer , & qui ne peut être suppléé par aucun autre sentiment. Il se ménage

cette ancre pour fixer , pour arrêter son vaisseau sur la mer agitée & souvent orageuse des volages opinions humaines , où , bientôt emporté par les vents contraires , son entreprise inconsiderée ne feroit que grossir le nombre des folies passageres qui occupent un instant la scène du monde , & qui ne servent plus qu'à renouveler le souvenir de la chute d'Icare & de Phaëton.

C'est ainsi que les législateurs des nations , ce petit nombre d'hommes divins dont l'Histoire a fait l'apothéose , ont respecté à la fois & la Divinité même , & sa foible image.

Mais les grands Législateurs de nos jours fourroient de pitié , si l'on oloit prononcer ces noms surannés qui se perdent dans l'obscurité des siècles de *tenèbres* qui ont enfin accouché de ce *siècle radieux*. A les en croire , la raison , la philosophie ne sont nés que d'hier ; à eux-seuls étoit réservé d'en parler le langage , de les montrer aux Nations , & sur-tout de les inoculer subitement à l'ignorant comme à l'homme instruit , à l'homme inepte comme à l'homme de génie. Et en effet les uns & les autres ont également profité à leur sublime école ; l'homme instruit a poussé son vol philosophique jusqu'aux astres , & l'ignorant jusqu'à la lanterne.

Sans doute que Zoroastre & Confucius dans l'Asie; Licurgue & Solon dans la Grèce, Charlemagne & Saint-Louis en France, Alfrede le grand en Angleterre, ne furent que des *fripons imbécilles*, qui trompèrent des peuples & des grands plus imbécilles qu'eux; car ils ne les armerent point contre l'autorité, & ne détruisirent ni la Religion, ni son culte, ni ses Ministres.

Sans doute aussi que l'Assemblée constituante de France fut un composé parfait de l'élite de l'Univers mieux instruit, & à qui les destins avoient réservé la palme de la législation par excellence; car c'est elle qui la première mit en principe le commandement des Peuples & l'obéissance des Rois, la raison versatile à la place de la Religion, & la philosophie transcendante à la place de ce misérable sens commun dont le monde étoit fatigué, & qui, Dieu soit loué, n'ose plus se montrer en France.

Cependant ceux qui, sans prôner sans cesse la raison & la vraie philosophie, leur sont sincèrement attachés, ne sont pas sans scrupules & sans inquiétudes sur la manière dont on s'est débarrassé en France du bon sens, & sur-tout de la Religion; on a banni le premier, en lui lâchant les roquets bruyans de cette philosophie loquace & ergoteuse qui fait tant de va-

carne , & cela n'est pas trop honnête ; mais on ne s'est défait de la dernière qu'après avoir dévalisé ses Ministres : il y a d'abord injustice & cruauté dans ce procédé , ensuite témérité qui peut être dangereuse pour ses auteurs , & puis enfin l'on y retrouve la persécution & la barbarie que la philosophie a tant reprochées aux siècles de ténèbres & d'ignorance.

O comme la nouvelle philosophie va être honteuse & méprisée quand on sera revenu de tout ceci ! Car on en reviendra à ses dépens , comme on est revenu de tant d'extravagances. On sera sûr alors que tous les excès quelconques sont dangereux , & donnent tous à peu près les mêmes résultats pour le malheur des peuples. Il sembloit aux esprits transcendans de ce *siècle de raison* que nous ne pouvions avoir jamais trop de lumière , de philosophie , de tolérance. Eh bien ! nous en voilà *fatigués* , à ce qu'ils disent , & nous sommes également aveugles , fous & intolérans dans la pratique. Comme les extrêmes se touchent ! Comme nos Précepteurs se sont trompés ! & comme le siècle prochain , en revenant au gros bon sens , aux lumières douces & tempérées , & à une tolérance qui ne *lancera* plus , va gémir & se moquer de la cruelle & ridicule fin de celui-ci ! O les belles & nouvelles données que nous lui aurons fournies pour

être sage & heureux , si , pour le devenir , il veut profiter de nos folles expériences !

Mais ce n'est pas tout ; en se livrant à l'injustice , à l'intolérance & à la persécution , on a enfin alarmé les consciences délicates , soulevé les consciences résignées , & fourni des sujets légitimes de révolte à ceux qui supportoient impatiemment l'humiliation de l'Eglise & de leur propre ruine ; enfin un schisme religieux a éclaté en France , & c'est un des plus grands & des plus incurables fléaux qui puissent affliger un Empire. L'Histoire nous a appris , & les Philosophes nous ont un million de fois répété , que les persécutions engendrent les martyrs , & que la cendre de chaque martyr engendre mille prosélites ; que par conséquent il ne falloit jamais persécuter , sous quelques prétextes que ce fût. Cependant on persécute ! Il fera beau voir comment la philosophie se tirera encore de celle-ci , soit dans la théorie , soit dans la pratique.

C'est en vain qu'elle travestiroit cette persécution religieuse en une persécution politique , ou même *patriotique* ; d'après ses propres axiômes , elle doit échouer , si elle ne cede pas ; à moins cependant que la nature ne fasse un petit miracle en sa faveur ; comme , par exemple celui de changer celle du cœur humain , en lui donnant

tout-à-coup cette maturité imaginaire de raison, sur laquelle il paroît que nos philosophes ont follement compté. Ce miracle seroit en général bien nécessaire à la philosophie, car en vérité tout son systême de législation en a besoin pour être applicable à notre pauvre espèce. Sans doute qu'elle y compte ; on peut le croire d'après l'ardeur avec laquelle elle va toujours en avant, & il est à souhaiter que la métamorphose s'opère avant une nouvelle émission d'assignats ; car les fonds qui soutiennent, en attendant, la philosophie, baissent prodigieusement.

Gardez-vous, mon pere, d'être surpris de ma haine contre la persécution, & de ma profonde indignation contre les persécuteurs ; c'est que les excès de tous les genres se sont passés sous mes yeux : c'est cette secte d'intolérans qui a transformé plus d'un pays en un théâtre d'horreurs, & ses habitans en tigres altérés de sang ; rien au monde ne pourroit me réconcilier avec la moindre idée qui approche de cette absurdité barbare, & jamais les Philosophes n'ont déclamé avec plus de raison que contre ce monstre. La conscience n'a, & ne peut avoir d'autre juge qu'elle-même. On ne peut la contraindre à avoir tort ni raison, & tout prétexte, tout subterfuge pour employer cette contrainte, est une subtilité détestable. Si l'atroce injustice de

toute persécution religieuse n'étoit pas aussi évidente qu'elle l'est , l'inutilité des horreurs qu'elle fait commettre , devroit suffire pour en dégoûter , je ne dis pas seulement de prétendus Philosophes qui enfin ont quelques lumières , mais tous ceux à qui l'on peut soupçonner un foible reste de raison & d'humanité.

L' A B B É F A U C H E T.

Savez-vous , ma chere enfant , que pour une malade vous dissertez bien longuement. Franchement il faut avoir ma patience pour écouter de sang-froid de pareilles extravagances. Nous ne sommes pas intolérans , nous ne persécutons personne ; mais malheur aux Aristocrates qui ont l'incivisme d'avoir des propriétés , & anathême aux Prêtres réfractaires qui ne veulent pas reconnoître l'Evangile de la Déclaration des droits de l'Homme , & soumettre leur raison au joug de la religion politique qui nous régénere ; voilà les vrais ennemis de l'État ; ce sont ces traîtres qu'on égorgeroit , si on s'en rapportoit à mon zèle patriotique ; voilà les victimes expiatoires qu'il faudroit immoler pour le salut de tous. *Oportet enim unum mori pro omnibus.*

L' A N N É E 1791.

Mon père , je m'accuse d'avoir cherché à

humilier & dégrader ces Chevaliers François, l'ornement de leur patrie & l'effroi de ses ennemis. Je m'accuse d'avoir souffert qu'ils tombassent sous le niveau d'une politique bassement jalouse, qui, ne sachant s'élever à la hauteur majestueuse des anciens monumens, a trouvé plus facile de les abattre que de les réparer. Mais je ferai vengé; malheur à vous, imprudens niveleurs! Vous ressemblez à ce Financier qui ayant donné à un Artiste le plan des rayons de sa bibliothèque, & voyant qu'ils étoient trop bas, ordonna qu'on rognât les *In-quarto* plutôt que de changer quelque chose à sa ridicule fantaisie pour les rayons égaux.

La destruction de la Noblesse est encore un des plus malheureux excès de la révolution. Elle ne pouvoit échapper au fanatisme philosophique qui a voulu exterminer tout ce qui n'étoit pas le peuple, pour faire sa cour seul au peuple, & n'avoir point de supérieur, point de concurrens qui pussent lui disputer l'empire qu'ils exercent maintenant sur la multitude aveugle & trompée.

François ! Peuple autrefois si spirituel & si bon appréciateur du mérite ! Daignez vous recueillir un instant; daignez être vous-même; oubliez pendant quelques momens les atroces préventions

dont on vous a imbu , & comparez la conduite de cette Noblesse avec celle de ses ennemis , qui aujourdhui sont vos maîtres. Ne confondez point les rameaux bâtards & parasites qui s'élevoient autour de cet arbre antique & respectable , avec les branches vigoureuses qui fortoient du tronc véritable , & qui couvrirent l'Empire des lys , pendant quatorze siècles , d'une ombre protectrice & salutaire.

Rejetez un coup-d'œil sur sa conduite à l'ouverture des Etats-généraux ; au lieu de vous cajoler , de vous séduire par de belles paroles , & de chercher à se faire un parti , ne fit-elle pas généreusement & sans conditions le sacrifice de ses propres privilèges pécuniaires ? Ce sacrifice étoit juste , sans-doute ; mais n'est-ce rien d'être juste , & l'a-t-on été avec elle ?

Elle défendit loyalement , & crut devoir défendre les loix fondamentales de l'Empire contre les prétentions de vos démagogues , en se refusant à voter par tête aux Etats-généraux , parce qu'elle voyoit que la double représentation du tiers imaginée par le *MAUVAIS GÉNIE* de la France , ne donnoit déjà que trop d'avantages à ceux qui se servoient du magnifique prétexte de rendre heureux le peuple , pour bouleverser le Royaume & satisfaire leur ambition destructive. Hélas ! ce pressentiment ne fut que trop

juste ! elle ne s'est malheureusement pas trompée.

Mais dans cette lutte inégale , dans cette lutte où l'on employa contr'elle & les injures , & la calomnie , & les provocations publiques , se servit-elle de quelques moyens que la vertu & l'honneur défavouent ? Non : voyez les procès-verbaux de ses séances , & les écrits du tems ; elle soutint avec fermeté , avec franchise ses principes constitutionnels ; mais elle ne prit aucun arrêté , aucune résolution contraire aux droits des autres Ordres. Elle discuta les siens sans attaquer ceux du Tiers ; tandis que les chefs de celui-ci soulevoient tout l'Empire pour faire prévaloir leurs innovations désastreuses , & dont la conséquence étoit évidemment le renversement de la Monarchie. Quel contraste !

Il n'est pas moins évident que la Noblesse & le Clergé vinrent aux Etats-généraux sans avoir recherché l'appui d'un parti populaire , sans même s'être concertés entr'eux ; & le peu d'accord qu'il y eût dans les démarches de ces deux corps également menacés , en fait foi aux yeux de tout homme impartial. Ils y vinrent avec la conviction qu'ils seroient appelés à faire des sacrifices de plusieurs sortes , & , comme on le vit , ils débiterent par faire d'avance celui

de leurs privilèges pécuniaires. Ils y vinrent pour travailler de bonne-foi à la réformation des abus de toutes espèces , qui ne pesoient pas moins sur le corps de la Noblesse que sur les autres citoyens , & qu'elle avoit encore un nouvel intérêt à voir redresser en se soumettant à partager à l'avenir le fardeau de toutes les impositions.

Il est vrai , dit-on : la Noblesse offrit le sacrifice de ses prérogatives pécuniaires , mais il étoit trop tard. Et pourquoi trop tard ? Depuis quand est-ce un crime de discuter son droit ? Les Etats-généraux n'étoient pas encore assemblés lorsqu'elle fit cette offrande à la Patrie & à la Paix. Pourquoi donc étoit-il trop tard ? Parce qu'on avoit résolu de ne tenir compte de rien aux deux Ordres privilégiés ; parce qu'on vouloit tout envahir par la violence populaire , parce que les démagogues sentoient leurs forces , & qu'ils avoient pris leur parti.

Qu'eut-on à reprocher à la Noblesse pendant les débats & les conférences des mois de Mai & de Juin 1789 ? Bafouée publiquement, insultée par mille libelles , par mille caricatures injurieuses , elle procéda , dans sa chambre particulière , à la vérification des pouvoirs de ses membres , selon l'usage ancien & constitutionnel du Royaume , mais de cela même on osa

lui faire un crime ; & on le répète encore aujourd'hui , comme l'un de ceux qu'elle a expiés par l'anéantissement de son Ordre ; c'est-à-dire , que les fantaisies du Tiers étoient déjà alors la loi fondamentale du Royaume , & qu'en refusant d'admettre ses innovations sur la forme des Etats-généraux , c'étoit se rendre criminel. Mais comment ne voulut-on pas voir , comment ne veut-on pas voir encore aujourd'hui que d'après la double représentation accordée au Tiers , consentir à voter par tête , c'étoit consentir à la nullité des deux premiers Ordres dans l'Assemblée des Etats-généraux ? Est-il un seul homme de bon sens & de bonne-foi qui puisse disconvenir que cet incident du procès entre les Ordres , emportoit nécessairement le fond ? Enfin l'expérience n'a-t-elle pas montré que telles étoient les vues des chefs du Tiers-Etat , en s'obstinant à vouloir la réunion des deux Ordres en une seule chambre ?

N'auroit-il pas mieux valu dire tout bonnement qu'on ne vouloit plus de Noblesse , plus de Clergé , plus de Parlemens ; que le parti en étoit pris par les chefs de la multitude , quelle qu'eût été la conduite des deux Ordres ? Car enfin ils se réunirent au Tiers , & cela n'empêcha pas qu'ils ne fussent forcés , par les attroupemens & les menaces du peuple , à consentir à leur

ruine. Cette réunion ne les sauva point ; elle ne leur épargna même pas les injures publiques ; elle ne servit, comme ils l'avoient pressenti, qu'à les rendre spectateurs , témoins & , en quelque sorte , complices des moyens qu'on employa pour les dépouiller entièrement.

Depuis cet instant jusqu'à celui où toute la Noblesse du Royaume se vit dégradée & débaptisée, il ne se passa pas un jour qui ne fût marqué pour elle par l'amertume , par l'humiliation , par quelque avanie publique ou particulière : plusieurs furent victimes du fanatisme sanguinaire ; un plus grand nombre virent incendier leurs châteaux ; plus de sûreté pour eux ni pour la vie , ni pour l'honneur , ni pour les biens , même en se tenant à l'écart des affaires publiques.

Et l'on ose s'étonner de l'émigration presque entière de cet Ordre injustement dégradé, anéanti, persécuté ! on s'étonne de le voir se repaître de vengeance, après l'avoir abreuvé de désespoir ? Ah ! soyons justes : déplorons l'horreur de voir des frères prêts à s'entregorger ; mais déplorons aussi les excès qui ont produit cette affreuse calamité ; espérons encore qu'elle ne se consommera pas ; mais ne soyons plus surpris qu'elle existe. Dépouillé au moment où il se résignoit aux plus grands sacrifices ; poursuivi avec acharnement jusque dans son existence individuelle & morale ,
conçoit-on

conçoit-on que jamais les passions les plus irascibles du cœur humain aient pu être exaltées par des motifs plus puissans ?

Et si l'on fait abstraction de tant d'injustices & de violences, pour ne considérer la destruction de la Noblesse que dans ses rapports constitutionnels avec le gouvernement monarchique, n'est-elle pas encore, sous ce point de vue, un des excès les plus désastreux de la révolution ?

Personne, en France, n'ignore que l'Angleterre, après s'être agitée en tous sens pour établir, consolider sa liberté, & la rendre compatible avec un gouvernement ferme & stable, ne trouva enfin la solution pratique de ce grand problème, que dans la distinction, l'union & la balance des pouvoirs : d'où il est résulté une constitution essentiellement monarchique, mais tempérée par l'aristocratie légale des Grands du Royaume, & par la démocratie non moins légale des Représentans du peuple.

Ce beau monument a été l'ouvrage du tems, le tardif résultat des excès du despotisme, de ceux de l'anarchie & des guerres civiles les plus cruelles ; mais peut-être doit-il encore plus son existence à des circonstances particulières, au caractère réfléchi du Peuple Anglois, & à la situation locale & singulière de l'Empire Britannique : du moins paroît-il certain que ce système

politique doit sa conservation à ces deux dernières causes , bien plus qu'à sa propre perfection.

L'idée de donner tout d'un coup à la France une constitution sur le modèle de celle de l'Angleterre , fut , chez quelques Membres des Etats-généraux , une conception plus hardie que sage , plus brillante que réfléchie ; mais au moins ces hommes cherchoient dans une législation connue , existante & éprouvée , les bases qu'ils croyoient leur manquer. S'ils s'égarèrent dans l'application qu'ils en vouloient faire , comme j'ose le croire , on ne peut , sans injustice , leur refuser le titre de Novateurs bien intentionnés : & plutôt à Dieu , vu l'état actuel de la France , que cette erreur eût prévalu ! Les élémens nécessaires à l'existence d'une Monarchie tempérée eussent pu être déplacés , être mal combinés ensemble dans ce coup d'essai téméraire ; mais ils ne seroient pas détruits ; leur conservation , au contraire , eût été la base de ce système précoce & mal digéré.

Non , le Gouvernement Britannique , envié sans doute aujourd'hui , & avec raison , même par les bons esprits , n'auroit point réussi en France. Le premier vice de l'application eût été l'extrême disparité qu'il y auroit eu entre la Législation qu'on auroit abandonnée & celle qu'on vouloit adopter : le caractère humain , les

habitudes, les coutumes établies chez une grande & antique Nation ne comportent pas un changement aussi considérable & aussi subit. Mais il y a plus : indépendamment des différences locales des deux Empires, qui cependant sont ici de la plus grande importance, la Nation François n'avoit point acquis ce degré de maturité, cet esprit *constitutionnel*, si je puis me servir de cette expression, qui caractérisent le peuple Anglois depuis des siècles, & qui lui-même a produit cette Constitution singulière qui fait son bonheur. Je vais plus loin encore, & ne crains pas de le dire : le caractère françois s'oppose invinciblement à ce flegme qui est nécessaire pour fléchir avec dignité sous le joug de la Loi, pour jouir de la plénitude de la liberté, sans envahir la puissance du Gouvernement ; enfin, pour discuter ses droits, sans autre but que de les maintenir tels qu'ils existent dans la juste balance des pouvoirs établis ; & certainement ce qui s'est passé en France du tems de la ligue, du tems de la fronde, ce qui s'y passe sur-tout aujourd'hui ne promet pas que le caractère des anciens Gaulois, des anciens Francs, des François modernes, toujours impétueux, toujours impatient, toujours le même enfin, après tant de siècles, soit prêt de changer de nature.

Chaque Peuple a son génie ; & celui des

François n'est pas moins prononcé ; dans son genre , que celui des habitans de la Grande-Bretagne. Peut-être le génie françois est-il plus heureux , quand il ne sort pas de sa sphère naturelle ; mais il ne sauroit être gouverné sur le même plan , & par les mêmes principes de législation que celui d'Angleterre. Les Peuples doivent être libres & heureux chacun à leur manière , & cette manière ne peut être la même. Il reste à savoir lequel des deux Peuples peut , à raison de son caractère , supporter la plus forte dose de liberté politique & civile. Mais si le parallèle que j'ai fait est vrai ; si mes observations sur le caractère françois sont justes , la question est résolue , & l'existence durable de la Constitution françoise est impossible.

Lorsqu'après un grand nombre de pas successifs vers une bonne Constitution, les Anglois eurent enfin la noble hardiesse de prétendre affeoir la liberté à côté du Thrône, ils confièrent au Roi le pouvoir exécutif parfaitement libre & dans toute sa plénitude ; ils lui laissèrent le choix & la nomination à tous les emplois civils , militaires & de judicature , le droit de décider de la paix & de la guerre , & celui de faire grâce , le droit d'approuver ou de rejeter toutes les Loix nouvelles ; enfin ils environnerent la Majesté royale de toute la pompe extérieure

qui, jointe au pouvoir réel, peut commander le respect. Ils établirent une chambre héréditaire de Nobles, dont l'existence tient essentiellement à la Monarchie, qui par conséquent a un intérêt majeur à la soutenir, & ils ne craignirent pas de partager avec elle le Pouvoir législatif. Que d'appuis ! Que d'états autour du Pouvoir monarchique anglois ! & cependant il n'en a que ce qu'il faut pour se maintenir & se défendre contre l'esprit d'indépendance & d'usurpation qu'engendre la liberté.

D'un autre côté la loi d'*habeas corpus*, les jugemens par Jurés, la responsabilité des Ministres, la portion du pouvoir législatif que le peuple s'est réservée, & surtout son droit exclusif de voter les impôts & subsides, suffisent à sa sûreté personnelle, à celle de ses propriétés, enfin au maintien de sa liberté même : il ne pourroit passer ces sages limites, commettre la moindre usurpation, ni le Roi la souffrir sans que le Thrône en fût ébranlé, & avec lui le bonheur & le repos de l'Etat ; car en Angleterre, tout est tellement lié par le Roi, la Chambre des Pairs, celle des Communes, la Constitution & l'Etat, que, quoique des êtres très-distincts, ils ne forment, aux yeux des Anglois, qu'un seul tout, dont aucune partie ne peut souffrir sans que toutes les autres s'en ressentent.

Voilà les principes modérés sur lesquels repose la liberté angloise , & cependant cette liberté est souvent orageuse. Que les François osent comparer ce qu'ils appellent leur Constitution , avec celle dont je viens de crayonner les principaux traits , & qu'ils prononcent eux-mêmes sur la possibilité de conserver à la fois cette Constitution & la Monarchie ; qu'ils jugent si elle est compatible avec leur caractère national , leurs mœurs ; avec l'exercice de leur pouvoir exécutif , tout mutilé qu'il est , enfin avec la saine politique , la raison , le repos & le bonheur du peuple.

Placés l'un & l'autre sur les bords du fleuve de la Liberté , l'Anglois , quoiqu'avec un tempérament plus fort , s'est contenté de boire modérément , & cependant , par fois , de legeres vapeurs offusquent son cerveau. Le François , plus foible , a voulu boire *à même* , il s'est enivré ; & ses écarts , ses faux pas , sa joie bruyante amuseroient les autres Nations , si la liqueur violente dont il abuse , ne le rendoit pas furieux & agresseur.

Ici , l'année 1791 eut une attaque d'apoplexie qui ne lui permit pas de continuer : ce qui prive le lecteur d'une foule d'idées aussi neuves qu'intéressantes sur la malheureuse révolution qui nous régénere si singulièrement. Sans doute qu'elle

eût jeté un coup d'œil sévère sur l'infame conduite de tous ces Députés , nouveaux débarqués, qui , échappés de la poussière des Clubs , prennent les transports convulsifs de la rage pour les élans de l'éloquence , & les sinistres rodomontades de la frayeur pour l'héroïsme du courage. Au reste , l'Editeur promet de faire bonne & brieve justice de ces êtres fangeux , dans un petit écrit qui est maintenant sous presse.

F I N.

